Traduire l'environnement : une question d'écosystèmes

María del Mar Fernández Núñez

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1991>

DOI : 10.4000/traduire.1991

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2020

Pagination : 37-50

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

María del Mar Fernández Núñez, « Traduire l'environnement : une question d'écosystèmes », *Traduire* [En ligne], 242 | 2020, mis en ligne le 15 juillet 2020, consulté le 20 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/1991> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/traduire.1991>

Traduire l'environnement : une question d'écosystèmes

María del Mar Fernández Núñez

Dans notre travail de traducteurs spécialisés, les opérations de reverbération doivent impérativement s'accompagner d'une élaboration discursive visant la fluidité et l'adéquation du texte cible à son contexte, ce que Maggi (2019) nomme «textualisation».

Mais qu'est-ce donc que le contexte? En général, les dictionnaires (Larousse, Le Grand Robert) le définissent comme «l'ensemble des circonstances dans lesquelles se produit un événement, se situe une action ou s'insère un fait donné». Dans le cas particulier de la linguistique, le contexte est «l'ensemble des conditions naturelles, sociales, culturelles dans lesquelles se situe un énoncé, un discours» (Larousse), les «éléments de la réalité non linguistique associés à la production d'un énoncé ou d'un élément d'énoncé», ou encore «l'ensemble du texte qui entoure un élément de la langue (mot, phrase; fragment d'un énoncé) et dont dépend son sens, sa valeur» (Le Grand Robert). Ces définitions font inévitablement penser à ce qui se passe dans la nature, où les êtres

vivants évoluent dans un environnement (le contexte) de circonstances résultant de leurs interactions mutuelles et de leurs échanges avec un milieu inerte dans lequel ils puisent les ressources nécessaires à leur survie.

La représentation schématique de l'écosystème type, omniprésente dans les manuels scolaires (figure 1), nous revient tout de suite en mémoire: pourquoi ne pas traiter le discours des sciences de l'environnement comme un écosystème? Utilisons donc de manière métaphorique les concepts basiques de l'écologie pour mieux percevoir les contraintes, les enjeux et les difficultés de la traduction de textes sur l'environnement.

Figure 1. Représentation simplifiée d'un écosystème.
Adaptation personnelle d'une image de freepik.com¹.

1. https://www.freepik.com/free-vector/infographic-ecosystem-concept-with-tree_2640556.htm#page=1&query=ecosystem&position=0

L'idée de s'inspirer des sciences de la vie, et en particulier de l'écologie ou de la biologie environnementale, pour expliquer le fonctionnement et l'évolution des langues et du langage, n'est pas une nouveauté : nombreux sont les auteurs qui publient sur ce sujet depuis la parution de *L'Écologie du langage* d'Einar Haugen en 1971 (cité par Lechevrel, 2010), considérée comme la pièce fondatrice des approches écologiques en linguistique. Cette dernière n'a donc pas échappé à la prolifération, depuis quelques années, des mots de l'écologie dans tous les domaines de la connaissance, y compris ceux considérés (à tort) comme peu ou pas scientifiques, comme l'économie ou les sciences sociales. L'écologie serait devenue une sorte de métadiscipline (Longhi, 2012) au service d'une approche de plus en plus dynamique des relations entre les hommes, les langues et leur environnement (Guilhaumou, 2010).

La linguistique écologique peut s'envisager comme une nouvelle façon d'observer et de décrire les langues. Selon Lechevrel (2010), le réseau conceptuel de l'écologie biologique – convoquant des notions comme celles de niche, d'écosystème, de coévolution, ainsi que le vocabulaire relatif aux systèmes complexes et dynamiques – permet d'illustrer de manière métaphorique l'écologie environnementale. Il parle de protection, de biodiversité, d'équilibre et de développement durable des écosystèmes linguistiques pour aborder des questions allant de la typologie, du changement et de l'évolution linguistiques aux problématiques des langues en danger ou en contact (multilinguisme) et à la perte de diversité linguistique, en passant par des questions de diversité culturelle et de politiques linguistiques.

Sans avoir la prétention de faire de la linguistique écologique, je me limiterai ici à emprunter quelques concepts et termes de l'écologie pour souligner l'importance de la prise en compte des contextes (de production et de lecture) d'un texte lorsque l'on s'attaque à un projet de traduction ou de révision. Je propose donc de filer une métaphore environnementale pour un état des lieux préalable à tout travail de traduction ou de révision de textes scientifiques sur le thème de l'environnement.

Quelques rappels de biologie et d'écologie

Le monde biologique s'organise sur terre à plusieurs niveaux (figure 2), allant de la molécule organique la plus simple à l'ensemble de la biosphère. Les organismes vont s'associer pour former des populations, elles-mêmes structurées en communautés au sein d'un écosystème donné. Dans la nature, l'écosystème peut être considéré comme un ensemble fonctionnel caractérisé par une composante biotique (vivante), une autre abiotique (non vivante) et par la multitude de liens et d'échanges qui les relie, des plus simples aux plus complexes. L'écosystème associe donc une biocénose (ensemble d'êtres vivants) évoluant au sein d'un biotope (milieu environnant) à tout un réseau complexe de relations intra- et interspécifiques, ainsi qu'à des flux de matière et d'énergie entre chacun de ses constituants. À leur tour, les écosystèmes vont s'intégrer au sein d'une vaste région biogéographique s'étendant sous un même climat, appelée biome, par exemple la forêt tempérée de nos latitudes ou la savane tropicale.

Langues, discours, genres et textes = biomes, écosystèmes, biocénoses, biotopes et espèces

Assimiler les langues aux biomes (figure 2) nous rappelle qu'elles sont des entités vivantes, avec leurs propres espaces naturels, ou écorégions, qu'on pourrait rapprocher des variétés diatopiques. Au cœur du **biome d'une langue**, le discours propre aux sciences de l'environnement serait un des multiples écosystèmes discursifs possibles.

Figure 2. Niveaux d'organisation du monde biologique (d'après Pavé, 2012) et traduction des échelles d'étude linguistique en niveaux d'organisation biologique.

Le discours peut s'assimiler à une organisation textuelle de la pensée (Maggi, 2019) caractérisée par des choix énonciatifs et linguistiques (Husianycia, 2013). Il tient compte de la situation de production d'un texte (qui? comment? pourquoi?), de la situation de lecture de celui-ci (qui? comment? pourquoi?), et de sa finalité (pour qui? pour quoi faire? dans quel format? où? quand?). Schnell et Rodriguez (2007) signalent que la pratique sociale de la communication scientifique utilise un discours qui à son tour se scinde en domaines, champs linguistiques et génériques produisant différents **genres** de textes. Pour ces auteurs, le genre est alors ce qui relie un texte tant à son type de discours (volet linguistique) qu'à la pratique sociale à laquelle il se rattache (volet social). Maingueneau (1992) propose une approche ethnolinguistique du discours où il est question de «groupes restreints ou communautés qui, à travers leurs rites langagiers, partagent un même territoire et établissent un «réseau serré» de relations entre des sujets «situés» par leur statut».

Faisant appel aux concepts de l'écologie, j'assimilerai les «groupes restreints ou communautés» à une **biocénose**, le «même territoire» à son **biotope**, les «rites langagiers» au volet linguistique du **genre** et le «réseau serré de relations» au volet social, ces deux derniers représentant l'ensemble de flux et d'échanges de matière et d'énergie entre les différents éléments vivants et inertes de l'écosystème. Voilà planté le décor de notre écosystème du discours des sciences de l'environnement (figure 3).

L'écosystème du discours scientifique

Figure 3. Représentation schématique des éléments de l'écosystème du discours scientifique. Adaptation personnelle d'une image de freepik.com².

2. https://www.freepik.com/free-vector/infographic-ecosystem-concept-with-tree_2640556.htm#page=1&query=ecosystem&position=0

La biocénose

Schématiquement, les composantes de la biocénose d'un écosystème naturel correspondent à trois catégories : les **producteurs** (plantes autotrophes), fabriquant par photosynthèse les substances nécessaires à leur propre survie et à celle des **consommateurs primaires** (herbivores) et **secondaires** (carnivores, omnivores), et les **décomposeurs** (micro-organismes), chargés de la **minéralisation** ou biodégradation de la matière organique morte pour boucler le **cycle biogéochimique** garantissant la circulation des éléments minéraux au sein des compartiments de l'écosystème. Tous ces êtres vivants interagissent de multiples façons *via* des échanges complexes et constants de matière et d'énergie.

Au sein de notre écosystème du discours scientifique, la communauté de spécialistes des domaines à thématique environnementale s'assimile aux producteurs, le public de spécialistes aux consommateurs primaires et l'audience de non-spécialistes aux consommateurs secondaires. Dans ce schéma, les « consommateurs spécialistes » (membres de la communauté scientifique elle-même, traducteurs, correcteurs, éditeurs scientifiques) sont capables de digérer directement le contenu des textes des producteurs, alors que les « consommateurs non spécialistes » (le grand public) ont besoin de textes « transformés » pour les comprendre. C'est ici qu'interviennent les vulgarisateurs (journalistes et médiateurs scientifiques, enseignants) qui, comme les décomposeurs, vont transformer les matières organiques complexes (textes de spécialistes) en substances minérales simples (textes adaptés au niveau de connaissances du public non spécialiste) et facilement assimilables (compréhensibles). Le rôle de la vulgarisation, tout comme celui des décomposeurs, est en train de devenir majeur au sein de l'écosystème. Souvent considérée comme un genre mineur par rapport à d'autres (comme l'article scientifique), la vulgarisation est censée assurer le bon transfert de savoirs entre les producteurs de connaissances scientifiques et les consommateurs. Pourtant Jurdant (2006) s'interroge sur ce besoin, car cette offre de savoir ne lui semble correspondre à aucune demande des publics potentiels. Il reconnaît cependant qu'il existe aujourd'hui une « demande publique de compréhension des savoirs scientifiques, surtout quand ceux-ci

sont perçus comme liés à des risques potentiels ou avérés auxquels le public est exposé (nucléaire, OGM, sida, changement climatique, etc.)». Mieux informé par des textes compréhensibles (écrits dans la langue native des consommateurs), le public non spécialiste sera en mesure de rétro-alimenter par de nouvelles questions et problématiques la production primaire des scientifiques.

Dans notre écosystème linguistique, tous les individus de la biocénose peuvent nouer des liens. Souvent, «ceux qui lisent sont aussi des gens qui écrivent des textes du même type» (Beacco, 1995), par exemple lors du processus de publication d'un article scientifique au cours duquel les auteurs producteurs échangent avec des collègues de la même discipline ou avec les membres du comité de lecture. On peut alors parler de **relations intraspécifiques**. Mais l'écosystème du discours scientifique se nourrit également de **relations interspécifiques**, par exemple, lorsqu'un article d'écotoxicologie est décodé par un spécialiste afin de devenir intelligible pour une organisation écologiste dont les membres ne sont pas forcément spécialistes du sujet, mais se sentent concernés par cette information. Tous ces liens, plus ou moins complexes, traduisent la diversité des activités dans le monde des sciences de l'environnement et, de ce fait, la grande variété de genres (tableau I).

Le préconstruit culturel des auteurs scientifiques a également une importance majeure dans la biocénose du discours des sciences de l'environnement. Dès 1934, Fleck observait dans sa *Genèse et développement d'un fait scientifique* que les «faits scientifiques» sont construits par des groupes de scientifiques qui définissent autant de «collectifs de pensée», chacun possédant un «style de pensée»³ spécifique. Pour lui, la production et la validation des connaissances scientifiques ne peuvent être réalisées à l'écart ni de la société ni de la culture. Comme l'écrit Rinck (2010), «les faits scientifiques ne sont pas objectivement donnés, mais collectivement créés». Il faut alors comprendre que la coexistence dans l'écosystème discursif de différentes espèces

3. Comme l'explique Ilona Löwy dans sa préface au livre de Fleck, le terme «style de pensée» englobe à la fois les concepts et les pratiques partagés au sein d'une communauté scientifique donnée.

ayant différents rôles, besoins et capacités (préconstruits culturels) provoque des phénomènes de **compétition** (publication en revues d'impact), **prédation** (financement), **parasitisme** (plagiat, publications pseudoscientifiques), mais aussi de **commensalisme** (bourses), **symbiose** (auteur-traducteur) ou **mutualisme** (projets interdisciplinaires, transferts entre sciences et monde entrepreneurial). Comme dans le milieu naturel, ces relations créent des équilibres très instables et à tout moment une espèce dominante peut devenir dominée, et vice versa. À titre d'exemple, la pression actuelle d'un public (majoritairement non spécialiste) très concerné par les sujets environnementaux et de développement durable est tellement forte que les auteurs producteurs « verdissent » leurs publications et réorientent leurs discours. Ce contexte profite aussi aux acteurs de la vulgarisation scientifique qui explorent de nouveaux genres et formats de communication (BD, podcasts, vidéos, réseaux sociaux) sur la thématique de l'environnement. Il convient toutefois d'être attentif à ce que révèle l'étude de Parrenin et Vargas (2020), qui se sont intéressés au cas concret du traitement de la biodiversité en lien avec le changement climatique dans le discours vulgarisateur. Cette étude montre que « si certains discours vulgarisateurs font preuve d'une rigueur scientifique exemplaire, d'autres, en effet, sont plus orientés ».

Le biotope

Les **éléments abiotiques** d'un écosystème sont constitués d'une part des substances minérales naturelles et de l'énergie nécessaire à la vie de la biocénose qu'ils sustentent et d'autre part des éléments non vivants, mais artificiellement introduits par l'homme.

Dans ma comparaison, la partie inerte naturelle du discours scientifique se réfère aux éléments de nature linguistique. Ainsi, pour produire un texte, les auteurs-producteurs ont besoin :

- d'**énergie solaire**, apportée par les connaissances en syntaxe, morphologie, sémantique, lexicologie et phonétique;
- de **nutriments** et de sels minéraux absorbés par les racines, comme ce mélange nutritif à base de langage

- degré de connaissances / spécialisation +					
PUBLIC	REGISTRES GENRES TEXTES GENRE REGISTRE	OBJECTIF DE COMMUNICATION SCIENCE	CODES LANGUE : Morphologie Syntaxe Sémantique Phonétique		
EXPERTS Domaines académique et institutionnel Communauté scientifique	Articles de revues spécialisées avec système de révision par pairs « Littérature grise » (thèses, mémoires, révisions bibliographiques) Monographies Inventaires de collections - bases de données Livres ou chapitres de livres spécialisés Guides spécialisés (taxonomie, botanique, zoologie, géologie) Fiches techniques ou de sécurité de produits chimiques Brevets Protocoles de laboratoire Glossaires et dictionnaires spécialisés	<ul style="list-style-type: none">• Informer et transmettre des connaissances• Décrire des objets / processus / phénomènes• Formuler / confirmer / infirmer des hypothèses• Argumenter sur la validité de preuves	Utilisation de langages artificiels, symboles et nomenclatures Langage verbal : langue naturelle + terminologies propres à chaque discipline		
NON EXPERTS Domaines Institutionnel et entrepreneurial Médias	Normes environnementales et sanitaires des produits Manuels, modes d'emploi Bulletins, communication entrepreneuriale, rapports RSE Guides thématiques Pages web Vulgarisation : blogs, documentaires, reportages, actualités scientifiques Catalogues de produits, étiquettes	<ul style="list-style-type: none">• Informer et transmettre des connaissances• Décrire des objets / processus / phénomènes• Opinion et justification• Prescrire	Langage non verbal : éléments visuels Citations (bibliographie)		
PUBLIC EN GÉNÉRAL Domaines Pédagogique et institutionnel Médias	Manuels scolaires, encyclopédies Glossaires et dictionnaires Médias (presse, radio, TV, web, réseaux sociaux) Publicité Guides thématiques Information institutionnelle, campagnes de sensibilisation	<ul style="list-style-type: none">• Instruire• Informer• Expliquer• Prescrire	Usage restreint de langages artificiels (sauf manuels scolaires) Langage verbal : langue naturelle + terminologie réduite au minimum Langage non verbal : éléments visuels		
- stratégies de vulgarisation +					

Tableau I. Caractéristiques des genres du discours scientifique, applicables à tous les domaines de spécialité.

naturel, de langage iconographique et de langages artificiels (symboles, nomenclatures, langages contrôlés) qui permet de traiter les sujets scientifiques;

- d'**eau**, souterraine pour hydrater à la racine les textes, fluidifier leur style dans le respect des règles de grammaire, d'orthographe et de typographie, et sous forme de pluie, pour la terminologie permettant de nommer précisément et sans équivoque les objets, les phénomènes et les concepts de la science;
- d'une **atmosphère scientifique**, où le vent des conventions textuelles et des genres scientifiques aère les textes et où le flux circulant de problématiques, questionnements, méthodes, hypothèses, théories, logiques, analyses et descriptions structure le discours des disciplines en rapport avec l'environnement.

Deux autres facteurs abiotiques sont à considérer au sein de l'écosystème du discours scientifique, cette fois-ci à caractère perturbateur et artificiel. Il s'agit des problèmes de pollution et d'accumulation de déchets.

La pollution de nos écosystèmes est comparable à l'influence d'autres langues (surtout l'anglais en ce qui concerne la rédaction de textes à caractère scientifique) sur notre langue cible. Actuellement omniprésent dans la sphère scientifique mondiale, l'anglais est devenu, de fait, la langue officielle des réunions scientifiques internationales et la lingua franca de la communication scientifique. La plupart des chercheurs (natifs et non natifs) écrivent pour être lus, et l'anglais leur apporte de la crédibilité et une plus grande visibilité internationale. Les éditeurs de revues spécialisées sont de plus en plus habitués à réviser des textes rédigés en anglais et délaissent le français ou l'espagnol, langues beaucoup plus exigeantes et, par conséquent, moins accessibles aux non-anglophones (Ehlich, 2013). Comme le constate le «Manifeste pour la reconnaissance du principe de diversité linguistique et culturelle dans les recherches concernant les langues» de l'Observatoire européen du plurilinguisme, l'hégémonie de l'anglais scientifique se fait au détriment d'autres langues et champs de connaissance avec, pour résultat, un appauvrissement du discours scientifique en français, qui risque de limiter à son tour notre pensée dans un périlleux cercle vicieux.

Il me semble qu'il existe deux remparts contre cette pollution du discours scientifique français par l'anglais: la vulgarisation scientifique (déjà évoquée plus haut) et la littérature grise, même si elles ne sont pas totalement exemptes de mots anglais qui remplacent insidieusement des termes existants. Les scientifiques et les ingénieurs non anglophones restreignent l'utilisation de leur langue maternelle à leur pratique quotidienne de recherche, génératrice de littérature grise. Celle-ci englobe «tout type de document produit par le gouvernement, l'administration, l'enseignement et la recherche, le commerce et l'industrie, en format papier ou numérique, protégé par les droits de propriété intellectuelle, de qualité suffisante pour être collecté et conservé par une bibliothèque ou une archive institutionnelle, et qui n'est pas contrôlé par l'édition commerciale» (Schöpfel, 2012).

L'accumulation de déchets est comparable aux erreurs de toutes sortes qui peuvent se glisser aux différents niveaux du processus de traduction: la déverbalisation du texte source, puis la reverbération et la textualisation dans le texte cible. La bonne compréhension des composantes et le fonctionnement de l'écosystème du discours scientifique sont un moyen de prendre en compte ce qui, pour Maggi (2019), est souvent ignoré, à savoir les éléments linguistiques «qui structurent et agencent le texte source et sont porteurs de sens avec des implications lors du déploiement de ces traits dans le texte cible».

Conclusion

L'environnement, la nature et le développement durable sont source de productions discursives de types très différents, allant de l'article scientifique spécialisé à la communication environnementale militante investie du devoir éthique de sensibiliser la société aux enjeux environnementaux.

De plus en plus fréquente, cette thématique s'insère dans la complexité du discours scientifique, à prendre en compte globalement, comme un écosystème naturel aux contours et à la géométrie variable selon les individus de ses biocénoses (producteurs et consommateurs de contenus scientifiques), son biotope (contexte et complexité linguistique) et ses

multiples interactions et flux de matière et d'énergie (composante pragmatique, contexte socioculturel).

Les quelques éléments esquissés ici devraient vous permettre de représenter graphiquement l'écosystème dans lequel s'inscrira votre prochain projet de traduction. Nul besoin d'être un artiste : décrire une réalité à l'aide de comparaisons et d'images, aussi schématiques et approximatives soient-elles, est un excellent moyen d'observer les détails tout en percevant l'ensemble de l'écosystème de votre projet.

mfn.trad@gmail.com

María del Mar Fernández Núñez est biologiste spécialisée dans l'environnement, les pêcheries et l'agronomie. Passionnée par la mer et la nature en général, elle a été chercheuse en biologie marine à l'Ifremer, puis à l'Institut espagnol d'océanographie. En cette qualité, elle a publié des articles scientifiques ou de vulgarisation dans des revues spécialisées. Traductrice indépendante du français et de l'anglais vers l'espagnol depuis 1999 et professeure d'espagnol en entreprise depuis 2013, elle a assuré des formations de traduction scientifique pour les associations professionnelles dont elle est membre (Asetrad, SFT et MET).

SOURCES CITÉES

BEACCO Jean-Claude, « À propos de la structuration des communautés discursives : beaux-arts et appréciatif », in *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], n° 3, 1995, p. 136-153, <http://journals.openedition.org/cediscor/523>, consulté le 20/05/2020.

EHLICH Konrad, « La pratique scientifique dans la langue nationale : fondement de l'efficacité de la science ou reliquat ? », in *Trivium* [En ligne] n° 15, 2013, <http://journals.openedition.org/trivium/4694>, consulté le 20/05/2020.

FLECK L., *Genèse et développement d'un fait scientifique*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Médecine & sciences humaines », 2005, Édition électronique Flexedo, 2017.

GUILHAUMOU Jacques, compte-rendu de « Nadège LECHEVREL Les approches écologiques en linguistique. Enquête critique », UMR Triangle, ENS-Lyon, in *Langage et société*, vol. 141, n° 3, 2012, p. 152a-156, <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2012-3-page-152a.htm>, consulté le 29/05/2020.

HUSIANYCIA Magali, « “Genre” ou “type” de discours ? », in *Pratiques* [En ligne], 2013, p. 133-152, <https://journals.openedition.org/pratiques/3796>, consulté le 29/05/2020.

JURDANT Baudouin, « Parler la science ? », in *Alliage*, n° 59, 2006, p. 57-63, <http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3517>, consulté le 29/05/2020.

LECHEVREL Nadège, « L'écologie du langage d'Einar Haugen », in *Histoire Épistémologie Langage*, tome 32, fascicule 2, 2010, p. 151-166, <https://doi.org/10.3406/hel.2010.3192>, consulté le 29/05/2020.

LONGHI Julien, « Compte-rendu de : “Les Approches écologiques en linguistique” (N. Lechrevel, 2010) : pour une linguistique “verte” ? », in *Corela* [En ligne], vol. 10, n° 1, 2012, <http://journals.openedition.org/corela/2674>, consulté le 29/05/2020.

MAGGI Ludovica, « Pour une pédagogie de la textualisation », in *Traduire* [En ligne], n° 241, 2019, p. 71-80, <http://journals.openedition.org/traduire/1854>, consulté le 29/05/2020.

MAINGUENEAU Dominique, « Le tour ethnolinguistique de l'analyse du discours », in *Langages*, n° 105, 1992, p. 114-125, <https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1628>, consulté le 29/05/2020.

PAVÉ Alain, *Modélisation des systèmes vivants : de la cellule à l'écosystème*, Paris, Hermès Science-Lavoisier, coll. « Éco-Énergies et Environnement », 2012.

PARRENIN Frédéric et VARGAS Élodie, « Biodiversité et changement climatique : entre discours du spécialiste et discours vulgarisé », in *Les Carnets du Cediscor* [En ligne], n° 15, 2020, p. 33-46, <http://journals.openedition.org/cediscor/2817>, consulté le 29/05/2020.

SCHNELL Bettina et RODRIGUEZ Nadia, « L'enseignement de la traduction scientifique : précisions conceptuelles, considérations épistémologiques et implications pédagogiques », in *Panacea@*, vol. IX, n° 26, 2007, p. 153-156, https://www.tremedica.org/wp-content/uploads/n26_Panacea26_Diciembre2007.pdf, consulté le 30/05/2020.

RINCK Fanny, « L'analyse linguistique des enjeux de connaissance dans le discours scientifique. Un état des lieux », in *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 4, n° 3, 2010, <https://doi.org/10.3917/rac.011.0427>, consulté le 2/06/2020.

SCHÖPFEL Joachim, « Vers une nouvelle définition de la littérature grise », in *Cahiers de la Documentation*, 66 (3), 2012, https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00794984, consulté le 2/06/2020.

Observatoire européen pour le plurilinguisme <https://www.observatoireplurilinguisme.eu/observatoire/la-charte-fr-fr-6-1#>

Définitions des concepts écologie <https://www.encyclopedie-environnement.org/glossaire/#E>